

RÉSIDENTICE DE JOURNALISME

"UN TERRITOIRE EN RÉSISTANCE"

n° 3



QUEL ENVIRONNEMENT
DEMAIN ?
DES CITOYENS SUR
LE TERRAIN

HORS SÉRIE

DES PROJETS CONTRE LE
RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE À
L'ÉPREUVE DE LA PARTICIPATION
CITOYENNE



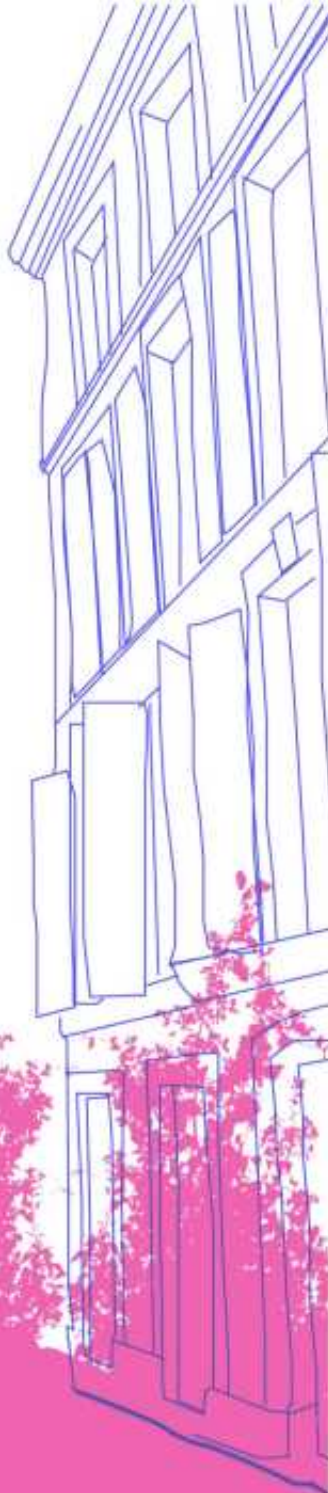
Comment faire face au réchauffement climatique et comment tenter de cohabiter avec des températures trop chaudes l'été ? Saint-Gilles, ville du sud de 14 000 habitants, en Petite Camargue, comme tout le pourtour du bassin méditerranéen, subit sensiblement la hausse du thermomètre. Et sur la place du centre ancien, là où se dresse l'impressionnante Abbatale, la rénovation très minérale du site n'arrange rien à l'affaire. Il fait chaud, très chaud en été. Trop chaud ! Un site sans un mini brin d'ombre, pas un arbre, pas un arbuste, un espace quasi infréquentable les jours d'été en pleine journée. Un parvis brûlant, comme autour des arènes de Nîmes.

Vivre avec les canicules récurrentes, c'est entrer dans une forme de résistance. La piscine municipale est fermée, pour un bon bout de temps encore, jusqu'en 2025 dit-on. Alors, sur place, on s'adapte. Dans le centre ancien aux nombreux petits logements mal isolés, à chacun sa méthode. Fermer les volets en journée, jouer des ventilateurs, user des draps mouillés, sortir le soir à la fraîche, baisser le store, dormir les fenêtres ouvertes, passer plusieurs fois sous la douche, passer des sacs de glaçons sur la peau, s'hydrater et ne jamais oublier sa gourde... Lorsque la canicule sévit, les habitants ont leurs recettes persos et leurs tactiques pour tenter de mieux supporter ces journées et ces nuits trop chaudes.

À Saint-Gilles, une alternative sort de terre. Un projet de végétalisation grand format, qui impliquerait le quartier Sabatot - Centre ancien, là où les logements sont les plus sensibles à la chaleur, tente de se concrétiser, et veut mobiliser des Saint-Gillois. L'idée est d'abord celle des habitants. En 2019, le conseil citoyen de Saint-Gilles veut initier un mouvement pour planter des végétaux là où la chaleur est excessive, afin de faire baisser, un peu, le thermomètre. Le projet est présenté à la municipalité. Mais au départ, la mairie, gérée par le Républicain Eddy Valadier (deuxième mandat) dit non. La végétalisation attendra. « On a été déçus. Cela peut aller jusqu'à faire baisser de deux degrés la température », explique Julien Catala, l'un des membres de ce conseil citoyen.

Il a fallu l'apparition d'un tiers inattendu pour remettre le dossier de la végétalisation sur la table. Et c'est Vinci fondation, mastodonte mondial des métiers des concessions, de la construction, et de l'énergie, qui a permis de relancer les ambitions végétales locales ! Vinci Fondation veut créer du lien entre les habitants. Et pour cela, sélectionne des projets, qui bénéficient alors d'une enveloppe budgétaire. À Saint-Gilles, cette initiative pourrait donc permettre de concrétiser l'idée du conseil citoyen. Banco ! Fin 2023, la végétalisation revient au cœur des discussions avec plusieurs structures engagées : le centre social La Croisée, l'association Nos Actes, le tiers-lieu Edit & Pollux, le conseil citoyen et Saint-Gilles Ville Fleurie, une institution ici, présidée par André Lamy, par ailleurs conseiller municipal. Ce n'est pas du goût de Vinci, qui préfère agir avec des acteurs sans lien direct avec la municipalité, et retire Saint Gilles Ville Fleurie. Première résistance donc, venue du financeur.

L'association Nos Actes prend le relais. Vinci Fondation verse un total de 40 000 euros aux trois porteurs du projets : 16 000 pour La Croisée, 14 000 pour Edit & Pollux, 10 000 pour Nos actes. En parallèle, Saint-Gilles Ville Fleurie, en fin connaisseur de la chose végétale, accompagnera le projet qui se veut, sur le papier, le plus fédérateur possible. Et les passionnés de plantes vertes de Saint Gilles ville fleurie, de retour dans la boucle, imaginent les possibles : ici des pieds de vigne, là des oliviers... Pour Julien Catala, du Conseil citoyen, même envie, et même un peu plus : « La végétalisation, c'est ce qui doit permettre de faire du lien. Revégétaliser les quartiers prioritaires, trouver comment végétaliser le pont qui sert de trait d'union entre Sabatot et le reste de la ville. Plus que l'esthétique, notre ambition première, c'est de fédérer les habitants, et aussi, d'apporter de la fraîcheur avec une coulée verte. » Dans le local d'Edit & Pollux, le tiers-lieux qui a pris place dans l'ancienne pharmacie, tout près de l'Abbatiale, ça fourmille aussi. Cette idée doit permettre de fédérer, de réunir, de se croiser. Des enfants aux retraités, tout le monde pourrait mettre la main à la terre, c'est la vision de David Lepolard.



Tout paraît bien engagé, assez facile aussi. La végétalisation citoyenne, difficile d'être contre. Pourtant, dans les faits, cette simple initiative convoque des oppositions, des émotions, des résistances, des tensions. L'emplacement des futures jardinières fait l'objet de crispations et de conversations passionnées.



Ce que certains aimeraient voir comme une occasion de faire participer un maximum d'habitants, en leur laissant le droit de s'exprimer, de donner des idées d'endroits où planter, d'autres préfèrent décider en amont, donner des pistes, faciliter la mise en pratique, voire même prendre conseils auprès du maire. Mais alors, si tout est décidé en réunion par les porteurs du projet ou les représentants de la municipalité, peut-on encore parler de projet citoyen ? Est-on fidèle à l'idée initiale ? Et comment convaincre les habitants de devenir des Saint-gilliculteurs ?

Un jeudi après-midi de février, toujours dans le cadre de la végétalisation, rendez-vous à la salle Aéro, quartier Sabatot, aux pieds des HLM. Les protagonistes du projet veulent présenter leur idée aux habitants et les inciter à rejoindre la danse. Un montage vidéo est installé, la salle chauffée... tout est prêt. Mais à Saint-Gilles, le ciel gris fait du sur place ce jour-là. Pas un temps à sortir. Les heures passent. 14 h, 15 h, 16 h... les bénévoles se succèdent pour assurer la permanence mais la porte reste désespérément fermée. Aucune visite ce jour-là. Premier écueil.

Il ne faut pas s'arrêter à ça. La motivation doit rester intacte. Il faut poursuivre ce travail de terrain et trouver de nouvelle manière d'attirer les habitants, à travers peut être, d'autres vecteurs comme les écoles. C'est un peu le sentiment d'Éric José, le pharmacien engagé, l'un des derniers commerçants du quartier prioritaire et président du centre social La Croisée depuis 20 ans. « Pour nous, il est important, crucial, que le projet parte de Sabatot. La démarche s'inscrit dans un volet social, c'est l'ADN du projet, estime le pharmacien. Ce projet n'est pas forcément très ambitieux au départ, mais c'est intéressant de le voir sur la durée. Que les gens se l'approprient et deviennent citoyen-acteur. Sur le long terme, ça peut susciter de nouveaux liens. »

Dans son bureau, avec son inséparable chien, Éric José évoque cette drôle de ville. « Saint-Gilles, Vauvert, Beaucaire, trois villes jumelles », confie-t-il, avec pour dénominateur commun « la pauvreté, la misère, l'extrême-droite ». Depuis 1991 qu'il habite Sabatot, il a vu le quartier évoluer, se modifier, changer, jusqu'à être isolé, comme coupé du reste de Saint-Gilles. Il y a Sabatot, et il y a le reste de la commune. « J'ai toujours été étonné de constater qu'ici, le vivre-ensemble, on ne s'en donne pas les moyens. Aucun lien entre le quartier et le reste de la ville. » Lui, il s'est fixé pour mission d'être utile à travers sa profession et son engagement au sein de La Croisée.



Auparavant installé au cœur du quartier, son déménagement en 2013 à deux pas de là, à l'entrée de la cité, n'est pas un hasard. C'est assumé. Si lui partait, que resterait-il aux habitants de ce secteur ? Alors ce projet de végétalisation, il y voit une forme de résistance, qui pourrait casser les idées reçues et tisser de nouvelles passerelles. Mais il faut du temps. « Il faut des volontés. À la Croisée, on aimerait impliquer les deux écoles du quartier, et pour cela, il fallait trouver un lien durable. L'idée des pouponnières, c'est de créer des endroits où faire pousser des végétaux, et d'inciter les jeunes à suivre la plante durant toute sa scolarité : du semé jusqu'à la plantation quelque part ailleurs dans la ville. Une façon de créer et de maintenir du lien intergénérationnel. »

Les mois ont passé. Avant l'été, des citoyens engagés dans ce projet de végétalisation sont passés à l'action en plantant des arbres et des fleurs devant les écoles. Des carrés verts sont apparus, résistant parfois péniblement à la chaleur estivale. Autour des écoles, certaines plantations asséchées font peines... Entre temps, le paysage politique s'est transformé dans le pays. Ici aux élections législatives, le député sortant RN Nicolas Meizonnet a été réélu au premier tour, largement. Pourquoi évoquer ce contexte politique ? Et bien peut être parce qu'il suscite des interrogations pour les partenaires du projet. Difficile, pour l'ensemble des protagonistes, de rester soudés, unis, emballés, motivés par la même volonté de « faire ensemble » et de défendre la même vision.

Lors de notre résidence, au lendemain d'une nouvelle réunion, des participants sont venus chez Edit & Pollux discuter et prendre le pouls. Où allons-nous ensemble ? Le nez sur l'ordinateur, concentrée sur ma rédaction, j'ai bien senti des tensions apparaître. « Ah c'était tendu hier ! » vient affirmer une retraitée. Chez Edit & Pollux, on se dit même « dépités » par la situation. Sur 36 demandes de plantation transmises à la mairie, quatre seulement ont obtenu une réponse. L'investissement promis en public par le maire Eddie Valadier, en complément de l'enveloppe versée par Vinci, se fait toujours attendre. Pourquoi ça bloque ? Pourquoi la Ville reste muette face aux demandes d'autorisation de planter ? Ça ne facilite pas les choses, et suscite beaucoup d'incompréhension, au risque même de tout faire capoter. On le comprend : il faut être solide pour résister et faire du lien social le socle de ce projet.

TOUS – OU PRESQUE – À ACTE POUR AGIR



Agora sur la résidence de journalisme.

*De gauche à droite : Sylvie Hernandez, animatrice /
Lucie Ferlin, illustration / Romain Boutillier, photographie /
Agathe Beaudouin, rédaction / Antoine Chao, son.*

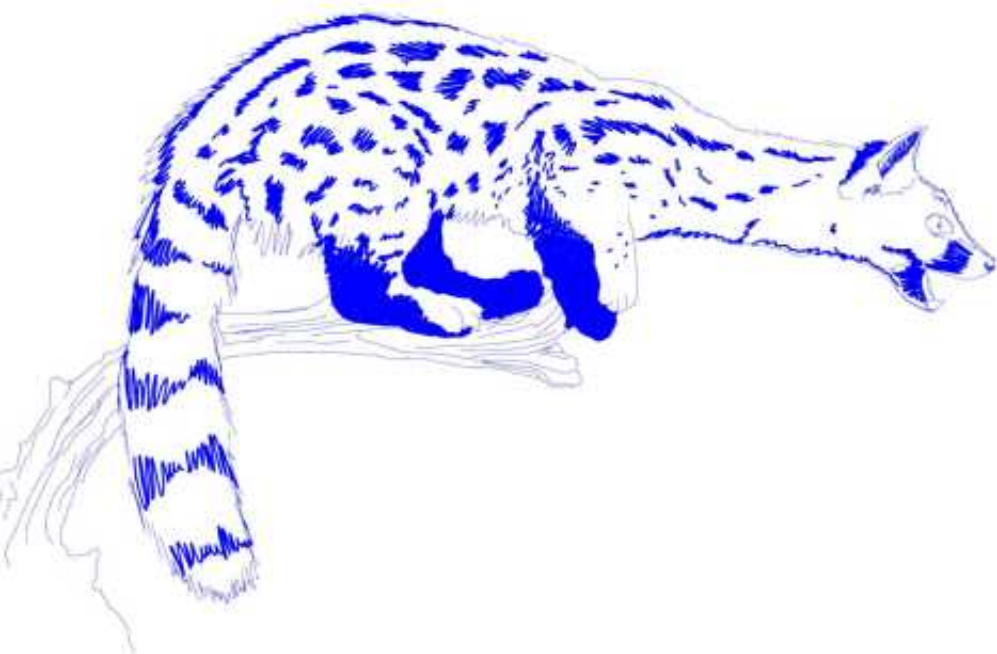
Sous les arbres, des bottes de paille. Un canapé aussi. Un comptoir et des tables sur tréteaux. 30 mai, 1er et 2 juin 2024, l'immense parc du Château d'Espeyran entre dans sa configuration "festival" : Acte (Agir en Camargue, territoire d'éco-acteurs), dédié aux alternatives environnementales, revient pour la quatrième année. Orchestrée tout à la fois par le Château d'Espeyran, Edit & Pollux, et l'association Curiositez, qui fait venir dès le vendredi, plus de 300 enfants au château. L'objectif du jour : les sensibiliser à la beauté et la richesse de la biodiversité.

Cet événement contient tous les aspects d'un fani (festival alternatif non identifié). Il ne ressemble à aucun autre rendez-vous du genre. Dans l'immense parc du château d'Espeyran, les manifestations se succèdent chaque heure, les intentions sont toutes très variées, le programme est des plus hétéroclite. Bain de gong ou conférence sur l'obligation réelle environnementale ? Spectacle théâtral ou concert de musique électro ? Balade botanique, instant bien-être ou ateliers d'écriture ? Exposition ou bouturage ? Les envies et les espoirs s'entremêlent durant deux jours et on pourrait rebaptiser le QG d'Acte, le château d'Espeyrance. Toute cette dynamique, elle résonne avec la résistance qu'en bande organisée de journalistes, nous avons essayé de décrypter de Saint-Gilles à Vauvert ces derniers mois. Alors, c'est décidé, nous aussi, nous déménageons à Espeyran.



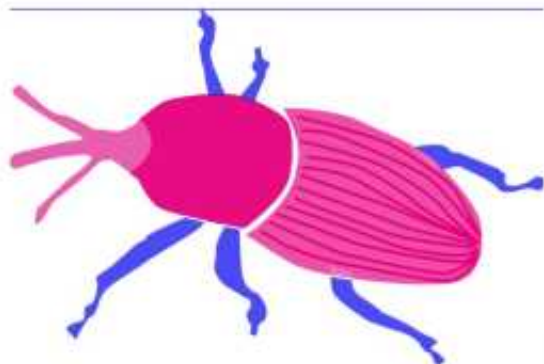
Tout le monde s'active ici, pour mettre en danse ces initiatives de résistance. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Au château d'Espeyran, tous les participants agissent pour un monde plus vertueux et moins dominateur sur le vivant. Mais pas de compétition ici, pas d'échelle de valeur. Chacun agit en fonction de ses moyens, de ses compétences, et tout ce petit monde se rencontre à l'espace Agora, ou aux stands. On parle, on prend des contacts, on interroge, on milite aussi.

Acte résiste pour exister, avec les moyens du système D quand les finances ne sont pas suffisantes. Acte résiste pour exister sur un territoire où l'agriculture intensive est devenue un modèle dominant. Acte résiste, invente et même déstabilise pour attirer jusqu'au château d'Espeyran les habitants de Saint-Gilles, des villages autour et de Nîmes. Des élus aussi, qui sur le site, se comptent sur les doigts d'une main. Acte, terre de résistances.



À l'origine de l'événement, trois lettres. O. R. E. pour Obligation réelle environnementale. Le château d'Espeyran est le premier établissement appartenant au domaine privé de l'État à avoir signé pour une durée de cinquante ans une convention d' « obligation réelle environnementale », c'est-à-dire à s'engager pour préserver autant le vivant que le patrimoine de ce lieu historique. L'ORE est un dispositif, né avec la COP 21, pour permettre à un propriétaire de signer un contrat avec des naturalistes et fixer ensemble des obligations sur la protection de la biodiversité. Ici, le domaine de 13 hectares présente une singulière variété de paysages et une riche biodiversité. Entre les cèdres du Liban, les arbres de Judée et les orchidées vivent des genettes (sorte de chat à très longue queue), des renards, des chouettes et une exceptionnelle colonie de sérotines, une chauve-souris qui colonise les combles du lieu. Cette richesse fera désormais l'objet de toutes les attentions, et le responsable Henri-Luc Camplo s'en félicite. Le parc se prête aussi parfaitement à la tenue d'un festival et depuis 2021, s'y déroule Acte donc, sur trois jours. « C'est un peu la vitrine de l'ORE », estime David Lepolard, l'un des fondateurs et cheville ouvrière de ce rendez-vous. « À la base, nous, on travaille sur les arts visuels (Edit & Pollux, NDLR). On n'est pas des naturalistes, ni des scientifiques mais on ne peut pas seulement créer des formes visuelles, on veut aussi être acteur de la question environnementale sur notre territoire. » Dans la noirceur d'une actualité toujours plus alarmante lorsqu'il s'agit d'évoquer l'état du monde et l'évolution du climat, ces rencontres veulent imaginer des demains plus souriants, plus résilients, et apporter des bases d'une réflexion vers d'autres modes de vie et de consommation, des chemins qui explorent non pas des sentiers battus mais s'engagent vers d'autres alternatives. Acte, c'est un carrefour d'acteurs qui sont déjà passés... à l'acte.

Pêle-mêle, citons Charlotte Cosson. Cette historienne de l'art et commissaire d'exposition indépendante a opté pour un virage professionnel et personnel à 180 degrés. « J'ai été dégoûtée par le monde de l'art, je l'ai quitté » raconte celle qui s'est alors formée à la spiritualité des peuples racines et à la transe. Charlotte Cosson sait naviguer entre différents états de conscience : sommeil conscient, rêves lucides, transe, méditation profonde, et en fait un outil d'action. « Apprendre à entrer en transe est un acte politique écologiste », estime cette jeune militante, qui cultive désormais des terres dans le sud de la France. Elle vient « d'adopter un terrain pour cultiver des légumes en permaculture », dans la Drôme, et réinterroge notre lien à l'écologie. « Ces terres m'ont parlées, dit-elle en se posant la question. A-t-on réellement le droit de tondre l'herbe lorsque l'on est propriétaire d'une terre ? Nous avons oublié que nous étions observés par d'autres, car sinon, nous ne le ferions sans doute pas. » Charlotte Cosson veut sortir de la domestication, celle qu'impose le capitalisme omniprésent, et semer les graines d'une intelligence collective. « Une écologie ne peut être qu'anticapitaliste, sociale et spirituelle. Il y a un vrai travail de spiritualité à engager. La logique du capitalisme ne fait que dégrader mais d'autres cultures autochtones ont un comportement opposé. » À méditer.



Sous les arbres d'Espeyran, on croise aussi un couple, Jérôme et Audrey, propriétaire de 3 000m² de terrain qu'ils veulent sauvegarder du côté de Vauvert. L'ORE est leur outil. Il ne s'agit pas de mettre sous cloche cet espace, mais plutôt de le laisser évoluer, sans le contraindre. Ce terrain a brûlé six ans plus tôt. Ils veulent « redonner toutes dimensions à la nature et que ce secteur reprenne vie. Ce n'est pas une mise sous cloche, mais une évolution naturelle du lieu. » À côté, Cyrill, avec deux hectares de marais, porte la même ambition : il veut en faire une zone réservée pour 90 ans (grâce à l'ORE) et ainsi mettre à l'abri le terrain, ou plutôt « que la nature y reprenne ses droits ». Cyrill, Jérôme, Audrey sont des éco-acteurs, portés par leurs convictions, et qui agissent seuls, modestement, discrètement, sans blingbling ni greenwashing. L'ORE les oblige, non seulement eux, mais aussi les futurs propriétaires. L'acte est gravé sur un document notarial. « Il n'y a pas de petits gestes, ni de petites initiatives », estime Audrey, qui aimerait susciter d'autres ORE autour d'elle. Dans ce contexte, le château d'Espeyran est un peu leur locomotive. Ici, la réflexion est lancée. Les archéologues, paysagistes, architectes du bâtiment, salariés, tous les protagonistes du lieu mènent des ateliers et réfléchissent ensemble au rapport nature/culture pour définir ce qu'administrativement, on baptiserait « un plan de gestion ». Dans les faits, cela se traduit par des réflexions collectives : les troncs des arbres morts n'ont-ils pas leur importance dans ce parc ? Quels sont les comportements humains qui nuiraient le moins possible aux chauve-souris du parc ? Etc, etc...





Acte veut aussi donner la parole à des lanceurs d'alerte, relayer des travaux qui font écho à son ADN : défendre la biodiversité mais pas seulement, un mode de société aussi. Hélène Servel et Tifenn Hermelin, deux journalistes indépendantes, ont travaillé durant 5 ans sur le sujet des travailleurs agricoles dans les plaines de Beaucaire jusqu'aux Bouches-du-Rhône. Un travail difficile sur un sujet sensible, le quotidien d'ouvriers détachés dans nos campagnes, employés, exploités, par des agriculteurs du secteur, un thème peu traité par les médias, justement parce que trop délicat. Elles enquêtent notamment sur les pratiques de Terra Fecundis, qui envoie des ouvriers d'Amérique du Sud, travailler dans le sud de la France. Elles reviennent sur le décès d'Elio Ivan Maldonado, un Équatorien de 32 ans, qui est mort de déshydratation dans les serres du Domaine des Sources, à Maillane (Bouches-du-Rhône). Elles ont enquêté sans relâche, avec opiniâtreté. Elles ont été menacées, verbalement et physiquement. Leur reportage sonore, écouté ensemble, sur les bottes de paille du château d'Espeyran, met en avant les (dys)fonctionnements d'une agriculture à grande échelle et soulève aussi le risque d'informer, lorsque l'actualité accuse des puissants. Comment aller chercher l'info et la diffuser quand elle interroge des personnalités puissantes ? Comment la transmettre au plus grand nombre ? Comment retrouver le goût de s'informer « vrai » ?

Voilà, de tout cela il a été et il sera encore question au festival Acte. Même si, tous les ans, une menace plane sur le festival au moment de se dire « au-revoir ». Il faut y faire venir du monde, plus de monde encore, toucher les habitants de Saint-Gilles, Vauvert et Aigues-Mortes. Et trouver des budgets. Il faut se faire connaître. Inciter le grand public à découvrir cet endroit hors norme. Susciter des curiosités, et attirer d'autres visiteurs aux soirées musicales. Convaincre aussi, les journalistes du territoire de se rendre sur place. Acte raconte des luttes et des initiatives, Acte échange des projets et idées, Acte cultive la joie et l'optimisme. Des actes, pour résister avec espoir et inventer un futur.

AVANT DE SE QUITTER

Antoine Chao a trainé tout au long du festival d'un stand à l'autre.

Et son émission C'est déjà demain, qui est parue sur les ondes de France Inter, un condensé du festival, est à écouter par ici.



ABONNEZ VOUS AU B.A.M

Bicolor Artistic Media (B.A.M)



RÉSIDENCE DE JOURNALISME
"UN TERRITOIRE EN RÉSISTANCE"
SAINT-GILLES - VAUVERT - AIGUES-MORTES / 2023-2024

Avec:
Agathe BEAUDOUIN _ Rédaction
Lucie FERLIN _ Illustration
Romain BOUTILLIER _ Photographie
Antoine CHAO _ Son

Une action portée par Edit & Pollux.
Nous remercions la DRAC, le Gard, La Croisée, le
réseau des médiathèques Terre de Camargue et le
Château d'Espeyran pour son soutien au lieu et à
nos démarches.

Imprimé en risographie (machine écologique - impression à froid
et encres sans solvant à base de soja) sur papier recyclé.

